

Ed Wood
Le film
Ed Wood, États-Unis, 1994, 124 minutes

Alain Dubeau

Number 175, November–December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubeau, A. (1994). Review of [Ed Wood : le film / *Ed Wood*, États-Unis, 1994, 124 minutes]. *Séquences*, (175), 24–25.

les surréalistes n'auraient pas renié. À croire que le film préféré de Wood était *Un Chien Andalou*. Non pas bien sûr que *Glen or Glenda* ait une quelconque affinité qualitative avec le film de Dali et Bunuel mais tout simplement parce que son imagerie est bien involontairement audacieuse.

Un jour, alors simple garçon de course pour les studios à Hollywood, Wood tombe sur une annonce dans *Variety*. Un film va se faire sur la vie de Christine Jorgensen, célèbre cas transsexuel. L'annonce ne tombe pas sous l'œil d'un aveugle et Wood va s'ingénier à convaincre George Weiss, producteur ayant déjà à son actif plusieurs œuvres immortelles telle *Devil Baby*, qu'il est l'homme de la situation. Car en plus d'être un réalisateur accommodant qui s'engage à livrer un film en quelques jours, Wood connaît bien le problème existentiel du transsexuel. N'est-il pas lui-même amateur de lingerie féminine dans ses moments de détente?

Glen or Glenda est un touchant plaidoyer en faveur des différences de vie et prône une essentielle tolérance

qui, selon le cinéaste et les «psys» de l'époque, ne peut qu'être bénéfique à tous. Ainsi, un homme heureux en déshabillé ne sera-t-il pas plus productif dans son travail? Le film est bourré de réflexions de ce genre qui ne cessent d'étonner le spectateur déjà passablement ébranlé par l'utilisation de Bela Lugosi en *Puppet Master of the Universe*, sorte de Dieu qui contrôle les destinées humaines.

La plupart des scènes avec Lugosi ne sont que de longs monologues pseudo-poétiques dans un charabia imagé. Bien difficile de savoir s'il faut en rire ou en pleurer mais il nous reste en mémoire ces quelques lignes: *Beware of the green monster that sits on your doorstep. He eats little boys, puppy dog tails and big fat snails. Beware... take care...* Tout cela dit sur un ton digne, manière Sarah Bernhardt. Et lorsqu'il hurle soudain *Pull the strings!* et que l'on voit un troupeau de bisons défiler furieusement sur l'image, on se demande bien où est le rapport.

Bien entendu, tout cela ne serait pas si mal s'il n'y avait aussi le jeu outré et ampoulé de Dolores Fuller, très digne dans son rôle de fiancée compréhensive. Cela serait presque supportable sans ces scènes de cauchemar où un diable répugnant s'attaque à de pauvres jeunes femmes langoureusement endormies. D'un baroque rarement égalé, d'un érotisme à la fois risible et torride, ces scènes nous laissent perplexes, désorientés. Où Wood voulait-il en venir? Était-ce là une imagerie voulant rappeler la saveur des tourments qu'il s'infligeait dans sa quête d'angora?

En dépit de tout cela, *Glen or Glenda* reste un film sensible et touchant, à sa manière. Tout le «talent» de Wood se trouvait déjà dans ce premier vrai film. On s'y attache d'abord parce que, faut-il le préciser, en 1953, le sujet lui-même était très osé. Comment, dans l'Amérique de ces années-là, un inconnu arriva-t-il à tourner un film sur un tel sujet? Et de cette manière, documentaire et pédagogique à la fois? Du plus, il est évident que Wood y mit tout son cœur et que, jouant lui-même

On aura tout vu! Après la surenchère de vieux produits télévisés recyclés par la machine hollywoodienne (*The Fugitive* et *The Flintstones*, pour ne nommer que ceux-là), le voici qui nous propose un hommage à Edward D. Wood Jr., sacré à l'unanimité, peu après sa mort, pire réalisateur de tous les temps. Mais si l'on considère que l'usine à films s'exprime par la voix du plus libre et du plus puissant des marginaux d'Hollywood, en l'occurrence Tim Burton, ce qui pourrait facilement paraître comme un futile exercice de style, ou pis encore, un caprice, se révèle un véritable cadeau. Bienvenue au monde où les enjoliveurs se transforment en soucoupes volantes, où l'angora devient objet de fétiche et où la différence règne: l'Hollywood d'Ed Wood.

Le récent long métrage de Burton se veut une tranche biographique de la vie d'Ed Wood, un acteur-scénariste-cinéaste-producteur (une pieuvre créatrice?) dont le talent était inversement proportionnel à la détermination qui l'animait. Burton se concentre sur les années charnières de Wood, durant lesquelles il commet les chefs-d'œuvre désormais incontournables de la série Z. J'ai nommé *Glen or Glenda*, *Bride of the Monster* et *Plan 9 from Outer Space*. Le responsable des *Batman* met en lumière les tribulations vécues par Wood alors qu'il s'efforce de financer ses opus, de survivre à ses tournages peu orthodoxes et à ses déboires amoureux. Le fil dépeint également son amitié avec Bela Lugosi et ses relations de travail avec un entourage pour le moins bigarré mais coopératif et presque toujours enthousiaste: une «folle» tentée par la grande opération, la première compagne de

ED WOOD

LE FILM



Jeffrey Jones



Martin Landau et Johnny Depp



Norman Alden et Johnny Depp

le rôle titre, il ne pouvait que s'investir totalement dans son sujet. Cela se voit et se sent et appelle notre sympathie. Finalement, derrière chaque image du film on perçoit LA bonne intention, l'ultime dévotion au

sujet. Il faut voir *Glen or Glenda* pour connaître Wood et comprendre sa sincérité et le culte qu'il vouait au dieu Cinéma.

Sylvie Gendron



Johnny Depp et Martin Landau

Wood, Dolores Fuller (voir l'étude de Sylvie Gendron pour en savoir plus long sur ses aptitudes d'actrice), un lutteur suffisamment horripilant pour que Wood en fasse un monstre, un opérateur de caméra daltonien (!) et enfin, le médium Criswell.

On peut donc d'emblée constater que Wood et Burton partagent un point commun: une affection pour les marginaux. Que l'on songe à *Edward Scissorhands*, dont le personnage-titre se montre simultanément monstrueux et plus qu'humain, *Batman* et son Joker, une sorte de clown absurde aliéné d'une Lugosi qu'il resplendit de santé et qu'il doit sortir, camouflant le fait qu'on ne peut le garder pour des raisons financières. Dans un éclair intuitif, guidé par la promesse de faire un autre film avec Lugosi, Wood se munit d'une caméra et filme les ultimes images du légendaire Dracula. Des images troublantes de vérité, par opposition à celles où Wood confond réalisme et bâclage (la scène où Tor Johnson se heurte au cadre de porte et fait pratiquement chuter le décor, par exemple). Les visionnements répétés de cette vignette par Wood font qu'il s'en imprègne et qu'il constate leur réalisme et leur portée émotive. Plus tard, bien qu'on s'offusque de sa démarche d'utiliser ce matériel, Wood réplique que Lugosi aurait adoré ça: «C'est comme si Bela revenait d'entre les morts!», dit-il. Malgré l'énormité d'une pareille affirmation, on se dit que Wood a sûrement raison, mais cela n'empêche pas Burton de souligner le problème de l'éthique tel qu'appliqué au

cinéma. On en vient à conclure que le discours de Burton utilise celui de Wood mais surtout, qu'il le transcende.

Quant à l'esthétique, on passe de l'expressionnisme de Burton au pseudo-réalisme de Wood, pour en arriver aux reconstitutions que le premier effectue de certaines scènes de films du second. C'est là un phénomène omniprésent dans *Ed Wood*. Par exemple, le générique sur pierres tombales d'*Ed Wood* reprend celui de *Plan 9 from Outer Space*, mais Burton y troque la fixité des fondus-enchaînés de ce dernier pour la mobilité d'une caméra planante et survoltée. De même, Burton installe un réel climat d'horreur (qui faisait cruellement défaut à Wood, bien qu'on doive saluer ses efforts pour atteindre un tel but), à partir d'événements à priori peu horribles, comme l'internement de Lugosi en cure de désintoxication. La caméra qui flotte à ce moment dans les couloirs de l'hôpital, avant de s'arrêter à la fenêtre où l'on voit le patient hurler la douleur du sevrage, possède les attributs menaçants servant habituellement les motifs de la terreur.

Par ces permutations esthétiques, Burton illustre abondamment l'incompétence de Wood mais il ne le méprise jamais. Au contraire, il lui injecte un aspect mythique lorsqu'il le met en parallèle avec Orson Welles, dans une séquence brillante et drôle où les deux cinéastes échangent leurs points de vue sur les obstacles que rencontrent leurs productions respectives. Il est fascinant par ailleurs de constater que le meilleur

FILMOGRAPHIE

- 1953: *Glen or Glenda* (ou *Behind Locked Doors*; *Transvestite* ou *I Changed My Sex* ou *I Led Two Lives* ou *He or She?*)
- 1954: *Jail Bait* (connu aussi sous le titre de *The Hidden Face*)
- 1955: *Bride of the Monster* (ou *Bride of the Atom*)
- 1956: *The Violent Years* (scénario seulement)
- 1956: *Plan 9 From Outer Space* (ou *Grave Robbers From Outer Space*)
- 1958: *The Bride and the Beast* (scénario seulement)
- 1958: *Night of the Ghouls* (ou *Revenge of the Dead*)
- 1960: *The Sinister Urge*
- 1965: *Orgy of the Dead* (scénario tiré du roman de Wood qui est aussi crédité en tant qu'assistant réalisateur)

et le pire des réalisateurs américains (même «fictionnalisés» par Burton) puissent concevoir le rôle de l'artiste au cinéma de la même façon — le drame de Wood s'avérant qu'il ne fut jamais capable de distinguer l'art du toc.

Au-delà de cet incident isolé, l'entreprise de Burton prend des allures de fable où la cité imaginaire se nomme Hollywood. Les plans d'ouverture et de fermeture d'*Ed Wood*, pluvieux et gothiques à souhait, transforment la ville californienne en une «Gotham City» du cinéma, où les Jokers et autres perdants répondent au nom d'Ed Wood et se manifestent de manière plutôt inoffensive. L'œuvre de Burton continue de se distinguer de celle des autres parce qu'elle est féroce personnellement. Par son contenu en quelque sorte autobiographique, *Ed Wood* pousse un cran plus loin cette dimension personnelle et confirme la place de Tim Burton à la tête des auteurs indépendants qui fonctionnent à l'intérieur du monstrueux système hollywoodien.

Alain Dubeau

ED WOOD

— Réal.: Tim Burton — Scén.: Scott Alexander, Larry Karaszewski d'après *Nightmare of Ecstasy: The Life and Art of Edward Wood jr.* de Rudolph Grey — Photo: Stefan Csapsky — Mont.: Chris Lebenzon — Mus.: Howard Shore — Son: Edward Tise — Déc.: Tom Duffield, Okowita, Richard Hoover — Int.: Johnny Depp (Ed. Wood), Martin Landau (Bela Lugosi), Sarah Jessica Parker (Dolores Fuller), Patricia Arquette (Kathy O'Hara), Jeffrey Jones (Criswell), G. D. Spradling (le révérend Lemon), Bill Murray (Bunny Breckenridge), Vincent d'Onofrio (Orson Welles), Lisa Marie (Vampira), Juliet Landau (Loretta King), George «the Animal» Steele (Tor Johnson) — Prod.: Denise Di Novi, Tim Burton — États-Unis — 1994 — 124 minutes — Dist.: Buena Vista.